

CULTURE/ SCÈNES

«Real Magic», télépathie qui croyait prendre

Hilarante parodie de jeu télé basé sur la divination, la pièce de Tim Etchells ressasse à l'infinie l'échec des trois participants.

Que c'est éprouvant ! Durant toute la représentation, on a envie de trépanner comme un enfant et de hurler son exaspération. Et que c'est réussi ! On sait très vite que jamais, au grand jamais, les mots qu'on espère entendre ne franchiront les lèvres des trois protagonistes, portés par les formidables Jerry Killick, Richard Lowdon, et Claire Marshall dans *Real Magic*, écrit et mis en scène par Tim Etchells. On devine que rien n'empêchera leur échec programmé, dans cette satire d'un jeu télévisé où applaudissements et rires sont

pré-enregistrés et où les trois personnages doivent alternativement deviner par télépathie à quel mot pense l'un des participants, dûment encouragé par le présentateur. Tandis que les mots «Caravane», «Algèbre», et «Saucisse» sont brandis sur un carton, les malheureux compétiteurs restent bloqués sur «*électricité*», «*trou*», «*argent*» – les trois mots élus qu'ils répètent de manière absurde.

Hamster. Si les trois acteurs sont tous déments dans leur manière de multiplier les variations, on a un faible pour Claire Marshall, qui réussit à émouvoir en nous persuadant que du mot deviné dépend l'entière vie de sa vie. Au cours de la représentation, l'actrice change si souvent de posture, d'expression, d'âge, de trait physique, qu'on serait prêt à croire qu'elles sont une infinité. Décor pauvre, chaussettes qui tombent en accordéon.

déguisement de canari dépressif jaune fluo avec masque intégré que les protagonistes mettent tour à tour puisqu'ils jouent successivement tous les rôles : le candidat obstinément malheureux, le présentateur et le participant qui montre au public le mot secret auquel il pense. Le rituel est à chaque fois le même, les phrases prononcées ne varient pas, seul change le rythme – frénésie, bousculade, transe, extrême dilatation du temps, fatigue – et ce qu'il provoque chez le spectateur, entre la séance d'hypnose, la rage et les francs éclats de rire. Avouons-le, on est heureuse quand cette course sans fin du hamster dans sa roulotte s'arrête. Chaque spectateur vient-il d'assister à la représentation de sa propre vie et de sa difficulté à la faire sortir de ses gonds et décadencer ses réflexes ? A une simple satire de la bêtise des jeux télévisés et leurs effets toni-



Les phrases prononcées ne varient pas, seul change le rythme. PHOTO H. GLENDINNING

trants ? A une classique dénonciation de la société du spectacle qui ferait faire n'importe quoi à n'importe qui, en échange de cinq minutes intensives de partage sur Instagram ou Twitter ? A la folie capitaliste qui nous engage sans cesse à faire partie des heureux winners et à engranger de nouveaux bénéfices ? Ou à la très grande difficulté de l'apprentissage de la lecture – quand on ne veut pas lire, on ne veut pas – et à tous les hommages inattendus à tous les professeurs des écoles ?

Absurde. Non pas que le show soit obligatoirement métaphorique et que sa signification soit toute désignée. Mais s'il laisse libre de projeter ce qu'on veut dans

cette mise en boucle de ces erreurs identiques, la simplicité de sa trame façon *Boléro* de Ravel (qui joue donc sur ce qui est le plus partagé au monde, l'échec et l'obtusité) invite sans cesse à l'assailir d'un surplus de significations. Ici, il n'y a rien à gagner, ce qui ne rend pas le jeu plus improbable. «*Il faut beaucoup aimer l'absurde, pour l'aimer*», se surprend-on à paraphraser Duras, une fois

libérée de ce spectacle en anglais surtitré en français, qui a l'avantage de ne pas être handicapant pour ceux qui ne parlent pas la langue.

ANNE DIATKINE

REAL MAGIC texte et m.s. **TIM ETHELLES**
Théâtre de la Bastille, 75011.
Jusqu'au 24 septembre.
Dans le cadre du festival d'Automne à Paris. Rens.: www.theatre-bastille.com



La Terrasse- Septembre 2017

THÉÂTRE DE LA BASTILLE /
FORCED ENTERTAINMENT / MES TIM ETCHELLS

👉 Real Magic

Retour du collectif britannique Forced Entertainment avec *Real Magic*, qui réinvente et répète une scène de jeu télévisé au fil d'une quête métaphorique absurde. À la fois joyeuse et désespérée.



Real magic, épopée concoctée par le collectif Forced Entertainment.

Collectif britannique venu de Sheffield, Forced Entertainment et ses acteurs performeurs, placés sous l'impulsion artistique du metteur en scène et plasticien Tim Etchells, orchestrent des épopées inventives qui dynamitent les conventions de jeu et déjouent les attentes du public. Leur spécialité : le chaos contrôlé, la déconstruction, le détournement et le décalage mis en forme avec précision et malice. Déjà accueillis en 2014 avec *The Notebook* au Théâtre de la Bastille avec le Festival d'Automne, ils reviennent avec *Real Magic*, où l'absurde flirte avec les questionnements sur notre condition humaine et sur la possibilité (ou l'impossibilité...) de changer le monde. Au cœur de la pièce, une scène de jeu télévisé aux réponses introuvables, où s'échangent les rôles entre les différents protagonistes, soit une boucle qui se répète dont la portée métaphorique rappelle l'obstination des personnages de Beckett, piégés et cependant, malgré tout, agissant. Le rire et la jubilation au milieu du désastre : that's so British!

Agnès Santi

Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette, 75011 Paris. Du 18 au 24 septembre à 20h, dimanche à 17h, relâche le jeudi 21.
Tél. 01 43 57 42 14. Spectacle en anglais surtitré en français. Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.

Forced Entertainment, à qui perd gagne

Avec « Real Magic », leur nouveau spectacle drôlissime en forme de jeu télévisé absurde, les Britanniques proposent une critique au rasoir de la société du spectacle et de la manière dont elle coince les êtres dans un cul-de-sac

ÉDIMBOURG (ÉCOSSE) – envoyée spéciale

It's crazy!!!», s'exclame, avec le nombre de points d'exclamation requis, une bande de jeunes gens, un soir de fin août à Edimbourg, en sortant du théâtre. C'est dingue, oui, on confirme. C'est *Real Magic*, le dernier spectacle ravageur, horriblement drôle, follement beckettien du groupe britannique Forced Entertainment. Après avoir été présenté au Festival d'Edimbourg, il arrive à Paris, au Théâtre de la Bastille, dans le cadre du Festival d'automne.

Avec cette nouvelle création, Forced Entertainment (« divertissement forcé » en français) semble avoir mené jusqu'à son point de perfection une recherche de plus de trente ans, et remplit totalement le programme contenu dans le nom que s'est choisi la compagnie: *Real Magic* est à la fois un pur plaisir de théâtre qui vous scotch à chaque seconde, et une critique au rasoir de la société du spectacle et de la manière dont elle coince les êtres dans un cul-de-sac.

Sur scène, trois quidams, deux hommes et une femme, affublés d'inraisemblables costumes de poussins en fourrure jaune. Sur fond d'applaudissements et de rires enragés, ils participent à ce qui ressemble à un jeu télévisé. Le candidat, sous la houlette d'un animateur, doit essayer de deviner le mot auquel pense, à

ce moment-là, son challenger – ce qui est évidemment impossible. Un jeu où il n'y a que des perdants.

Tout le spectacle est constitué par cette situation de base, indéfiniment répétée et reprise avec de multiples variations, les trois excellents acteurs-performeurs, Jerry Killick, Richard Lowdon et Claire Marshall, s'échangeant sans fin les rôles du candidat, du challenger et du présentateur. Ce n'est donc pas par le discours, mais par son dispositif, à l'intérieur duquel les acteurs s'en donnent à cœur joie en termes de jeu, que *Real Magic* piège son spectateur. Et l'emmène, avec un sens du rythme époustouflant, vers une vertigineuse réflexion sur l'impasse politique que nous connaissons aujourd'hui, et l'impasse existentielle qu'est toute vie humaine.

Au lendemain de la représentation, on retrouve Tim Etchells, le directeur artistique de Forced Entertainment. Il pleut sur Edimbourg – ah oui? –, les cafés arty et les pubs tradis sont bondés, alors on se rabat – quelle ironie! – sur la cafétéria impersonnelle du siège du festival, pour parler de l'histoire de la compagnie. Ou plutôt du groupe: les six partenaires de Forced Entertainment y tiennent, à ce terme. Un groupe, comme dans le rock, et pas une compagnie, comme dans le théâtre au sens classique du terme.

Ces six-là, Tim Etchells et sa bande, sont généralement considérés comme des pionniers en Angleterre, où ils ont ouvert la voie à un autre théâtre, dans un pays où le théâtre de texte, élisabéthain mais, de plus en plus souvent, psychologique et naturaliste, est roi. « Dès le début des années 1970, pourtant, il y a eu des groupes similaires au nôtre, axés sur la création collective et contemporaine, raconte Tim Etchells. Et parmi eux, à partir de la fin des années 1970, une compagnie qui a été très importante, notamment pour nous: Impact. »

Culture punk

Les six fellows – Robin Arthur, Tim Etchells, Richard Lowdon, Claire Marshall, Cathy Naden et Terry O'Connor – ont donc une idée assez claire de ce qu'ils veulent faire, quand ils se rencontrent au tout début des années 1980, à la faculté d'art dramatique d'Exeter, dans un cours assez expérimental de théâtre/performance. « A cette époque, l'enseignement, à Exeter comme dans les autres universités, était très académique, observe Tim Etchells. Etudier le théâtre, cela signifiait que vous passiez votre temps à lire et à écrire des essais sur le théâtre. Nous, on était branchés sur les approches non narratives, sur le travail de groupe. Et surtout on voulait faire les choses par nous-mêmes: on était issus de la culture punk, qui a marqué notre adolescence et encouragé cette autonomie artistique. On a eu la chance de pouvoir suivre ce cours qui était plutôt une sorte de laboratoire, très axé sur la performance, sur les travaux notamment d'Artaud, de Meyerhold, de Grotowski, de Brecht... »

La bande des six forme son groupe en 1984, et s'installe à Sheffield, dans le nord du pays. Pourquoi Sheffield? « Au départ c'était un choix étrange, en effet. Mais j'étais du Nord et j'avais envie d'y revenir. Et la ville, même par rapport à Liverpool ou Manchester, présentait l'avantage énorme qu'on pouvait y vivre avec très peu d'argent. On y a trouvé une usine désaffectée, dans laquelle on s'est installés pour travailler. »

« Avec les années, ce choix s'est révélé vraiment judicieux, poursuit Tim Etchells. Sheffield est une petite ville: vivre et créer dans une périphérie, et non dans un centre, ce n'est pas anodin. Quand nous y sommes arrivés, en 1984, on était en plein dans les années Thatcher, la région était sinistrée, ravagée par la désindustrialisation. De manière générale, le nord de l'Angleterre a une relation conflictuelle avec le sud, où est concentré le pouvoir économique et culturel. Mais cela a nourri un sens de l'humour très particulier. Nous ne sommes pas les champions de la Grande-Bretagne, c'est clair. Mais il y a dans cette région un esprit de fierté et de résistance que nous aimons beaucoup, et qui a fortement nourri notre travail. »

Quant au nom qu'ils ont choisi, Forced Entertainment, « il s'est imposé tout de suite. Nous aimons la tension qu'il contenait entre l'idée de divertissement et celle de la nature problématique de cette relation avec le public. Mais à l'époque, on n'a pas pris conscience qu'il aurait une telle valeur de manifeste pour notre travail ». C'est avec les années que le groupe s'est rendu compte qu'il avait vraiment mis au cœur de sa recherche cette question anthropologique, politique, et pour le théâtre, ontologique, que pose l'obligation de séduire un public ou une audience, et la transformation du monde en un vaste show permanent.

Trente-trois ans plus tard, ils sont toujours ensemble – peu de groupes ont réussi à tenir ainsi – et toujours à Sheffield. Ils ont signé une bonne quarantaine de spectacles ou de performances à ce jour, qui tournent plus dans le reste de l'Europe que dans leur propre pays. En 2016, ils se sont vu décerner le prestigieux prix Ibsen, créé en 2008 par le gouvernement norvégien pour récompenser un artiste de théâtre d'envergure internationale. Après Peter Brook, Ariane Mnouchkine ou Peter Handke, c'était la première fois qu'un groupe théâtral était ainsi distingué. « Car nous travaillons toujours en création collective, même si j'ai rapidement occupé le rôle de metteur en scène et d'animateur du groupe », précise Tim Etchells.

Leurs spectacles, à l'image de *Real Magic*, partent toujours d'éléments extrêmement populaires, qu'ils font exploser, mais sans jamais se moquer des humains pris dans les rets de cette forme de sous-culture. « La culture populaire est présente dans tout notre travail, mais

l'idée n'est pas d'examiner en profondeur, de manière sociologique, ce qu'est un jeu télévisé, par exemple. C'est plutôt de voir comment tout cela, ce qui passe par la télévision, les films, Internet, s'inscrit sans même qu'on le remarque: comment c'est dans l'air, autour de nous, comme un bruit de fond permanent », analyse Tim Etchells.

Pour *Real Magic*, il avait juste, au départ, cette vague idée de jeu télévisé, qu'il a soumise à ses camarades. Le groupe s'est mis à travailler à sa manière, c'est-à-dire en improvisant dans tous les sens. C'était la campagne pour le Brexit au Royaume-Uni, et celle de Donald Trump, aux États-Unis, pour la présidence. « Puis les partisans du Brexit ont gagné, et Trump aussi. Ce contexte politique n'apparaît pas du tout dans le spectacle, explique Tim Etchells. Mais cette séquence de manipulations, de mensonges, de

« L'idée, c'est de voir comment tout ce qui passe par la télé, les films, Internet, s'inscrit sans même qu'on le remarque: comment c'est dans l'air, autour de nous, comme un bruit de fond permanent »

TIM ETHELLES

directeur artistique de Forced Entertainment

« fake news », ce sentiment d'impuissance face à l'impossibilité de laisser émerger une quelconque alternative, a sans doute beaucoup marqué notre travail. Et nourri ce dispositif formel, qui reproduit un système dont on ne peut pas sortir, alors même qu'il épuise les énergies, les ressources, la pensée et les êtres. »

Tim Etchells confie avoir lu Guy Debord et sa *Société du spectacle* assez tard. « Mais ses idées étaient déjà arrivées jusqu'à nous quand nous avons débuté, via d'autres artistes que nous admirons » Comme chez Jérôme Bel, qui est le grand invité, côté danse, de ce festival d'automne, la réflexion du penseur français sur le spectacle comme stade achevé du capitalisme semble bien au cœur de la démarche de Forced Entertainment. En orchestrant avec *Real Magic* la rencontre entre Beckett et la télévision trash, ce qu'ils renvoient en miroir, de manière saisissante, c'est bien ce jeu truqué dans lequel nous sommes tous piégés aujourd'hui. Mais encore ont-ils l'éléance de le faire avec tout l'humour noir dont ils sont capables. ■

FABIENNE DARGÈ

Tour de Forced

Forced Entertainment n'a pas chômé: plus de quarante spectacles en trente-trois ans d'activité. Entre *Jessica in the Room of Lights*, leur première pièce, et *Real Magic*, leur dernière création, il y a eu l'émblématique *Quizoola I*, vaste performance improvisée de six, douze ou vingt-quatre heures, dans laquelle les participants ne cessent de poser les questions les plus absurdes et les plus triviales. Il y a eu aussi *The Thrill of it All*, *The Coming Storm* et *The Notebook*, d'après Agota Kristof, que l'on a pu voir en France, et notamment à Paris, dans le cadre du Festival d'automne, en 2016. Autant de pièces dans lesquelles ils ont « dressé des listes, joué à des jeux, baragoiné du charabia, foutu le bazar, se sont avoués déshabillés, se sont bourrés la gueule, ont tout débâillé, ont réalisé des tours de magie, raconté des blagues, fait les pitres et fait le mort », comme ils le disent eux-mêmes. On devrait les retrouver en 2018, toujours au Festival d'automne, avec un autre de leurs « tubes », qui a déjà beaucoup tourné de par le monde: *Table Top Shakespeare*, ou comment jouer les trente-six pièces de Shakespeare en cinq minutes, avec un seul acteur, une table d'un mètre de large et des objets du quotidien. Encore un « nutty stuff » (un truc de fous), autrement dit.



Festival d'Automne à Paris

théâtre, danse, arts plastiques,
cinéma, musique

**DU 13 SEPTEMBRE
AU 31 DÉCEMBRE 2017**

CARAVAN



Hugo Glandinimg

La valse des poussins

Habituée du Festival d'Automne, la compagnie anglaise **FORCED ENTERTAINMENT** décrypte la réalité par le truchement du divertissement. Le comique de répétition jusqu'à la nausée.

ICONOCLASTE ET AIMANT À JOUER DES CONVENTIONS, le collectif anglais mené par Tim Etchells pousse sa propre logique jusque dans ses confins les plus dangereux. S'emparant avec *Real Magic* de la question même de la représentation et du divertissement, ils explorent toutes les ressources de la répétition jusqu'à son épuisement. Alors, c'est le tonneau des Danaïdes, le foie de Prométhée enchaîné chaque jour à nouveau dévoré, c'est le supplice de Tantale : de la répétition naît une souffrance éternelle. Et s'ils usent du running gag pour en faire l'expérimentation, Jerry Killick, Richard Lowdon et Claire Marshall poussent les limites jusqu'à l'extrême.

Dans un espace en demi-cercle délimité par des néons, sur une pelouse

verte synthétique, trois poussins échantent leurs rôles et changent de costumes à l'infini, répétant pourtant la même scène en composant des variations de plus en plus subtiles. Jusqu'à l'abstraction totale. Comme dans un jeu télévisé "old school", un invité doit deviner un mot alors qu'il est cuisiné par un présentateur animateur harcelant. Jamais, évidemment, il ne le trouve.

Au travers de cet exercice forcé, Forced Entertainment – qui jamais n'aura été aussi bien nommé – dit la déroute d'un monde d'où aurait été exclu tout libre arbitre. Où, comme dans les pires cauchemars, chacun serait aux prises avec une force centripète menant à une annihilante folie. C'est Merteuil, dans *Quartet* d'Heiner Müller, qui dit à Valmont : "J'ai fait

installer des miroirs pour que vous puissiez mourir au pluriel. Et faites-moi la joie de recevoir de mes mains ce verre de vin, votre dernier." Le vin frelaté des compétitions télévisées que servent avec dérision, sur scène et dans une ronde folle, les performeurs anglais est un poison qui mithridatise sa nuisance létale pour la pensée. Alors peut-être, de cette "magie de la réalité" dévoilée jusqu'à la nausée, pourrions-nous tirer un vin nouveau ? Mais ça, Forced Entertainment ne le dit, évidemment, pas. Hervé Pons

Real Magic mise en scène Tim Etchells, du 18 au 24 septembre au Théâtre de la Bastille, Paris XI^e, tél 01 43 57 42 14, www.theatre-bastille.com

Festival d'Automne à Paris tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com